

Coupée du monde. L'idylle d'une héritière parisienne

Delphine et Christophe, assistante réalisatrice et cadre dans les ressources humaines d'une entreprise de l'industrie audiovisuelle, ont la cinquantaine. Ils vivent habituellement avec deux de leurs trois garçons de 14, 16 et 20 ans dans un grand appartement de 130m² du Sud de Paris. Suite à l'annonce du confinement, le couple décide dans la précipitation de quitter son logement pour s'installer dans une ferme isolée achetée trois années plus tôt, à une centaine de kilomètres au Sud de Paris. Sans Internet ni téléphone, à distance d'un voisinage rural avec qui ils n'ont pas de relation, Delphine se sent « coupée du monde ». Au chômage technique, elle occupe ses journées en jardinant et en faisant du yoga, tandis que Christophe continue de travailler à temps partiel, posant deux jours et demi de congés par semaine. Les enfants, eux, sont « comme des citoyens en vacances ».

« On ne s'y attendait pas »

Delphine et Christophe Monteille¹ ont la cinquantaine. Tous les deux disposent de situations professionnelles confortables, la première comme assistante réalisatrice sous le statut d'intermittente du spectacle, profession dont elle dit « *bien vivre* »², le deuxième comme cadre en CDI dans les ressources humaines d'une entreprise de production audiovisuelle. Ils habitent un grand appartement de 130 mètres carrés dans un arrondissement du Sud de Paris, dont ils sont propriétaires³, avec deux de leurs trois garçons, âgés de 14 et 16 ans, tandis que l'aîné de 20 ans vit seul à Bordeaux où il poursuit des études supérieures. Là, chacun dispose de sa propre chambre et l'appartement, en duplex entre le rez-de-chaussée et le premier étage de l'immeuble, comporte un jardin privatif. Malgré ces conditions de logement particulièrement favorables pour la capitale, le couple décide, à l'annonce du confinement le 16 mars, de rester dans sa résidence secondaire où il passe alors le week-end, à une centaine de kilomètres à l'Ouest de Paris. Cette décision est impromptue : ni Christophe, très pris par son travail, ni Delphine, qui devait partir le lendemain pour un tournage de plusieurs mois en Amérique du Sud, n'avaient anticipé l'annonce du président de la République. Le jour même, Christophe décide de faire l'aller-retour seul pour ramener vêtements, livres, partitions de musique et ordinateurs, ainsi que pour récupérer son fils aîné, qui arrive en train de Bordeaux, et déposer le cadet, qui a planifié de passer le confinement à Paris dans l'appartement familial avec des amis.

La résidence secondaire où Delphine et Christophe décident de se confiner pour une période qu'ils pensent alors être de deux semaines est un ancien corps de ferme réaménagé. Celui-ci comprend quatre pièces pour une centaine de mètres carrés habitables, soit moins que

¹ Afin de respecter l'anonymat des enquêtés, les prénoms et noms ont été changés.

² Sauf indication contraire, l'ensemble des extraits entre guillemets et en italique est issu d'un entretien téléphonique réalisé avec Delphine le 22 avril 2020.

³ Cet achat réalisé en 2018 a été rendu possible par l'obtention d'un important héritage et par la contraction d'un emprunt immobilier. Début 2020, la vente d'un appartement de 90 mètres carrés à Paris, qu'ils mettaient en location, leur permet de rembourser la totalité de cet emprunt.

leur appartement parisien. Mais la présence de plusieurs granges, d'un grenier et d'un très grand jardin motive leur décision. Surtout, le cadre de vie, que Delphine qualifie d'« *exceptionnel* », est jugé propice à mettre à profit ces « *vacances forcées* ». La maison, située près d'une rivière dans le creux de la vallée, est isolée de toute autre construction (le bourg est situé à environ cinq kilomètres). On n'y capte pas le réseau téléphonique et le couple n'a pas jugé bon de souscrire un abonnement à Internet. En ce premier jour de confinement, il faut ainsi monter sur une colline adjacente pour prendre des nouvelles des proches et les rassurer.

« Comme des citadins en vacances »

Cet isolement est d'abord envisagé par Delphine comme l'occasion de marquer une coupure avec son travail et de renouer avec « *toutes les bonnes choses [qu'elle n'a] pas assez le temps de faire Paris* » : lire des romans, faire de la musique (Delphine joue du violon dans un orchestre classique amateur), pratiquer le yoga et cultiver le jardin. Carottes, persil, poireaux, navets, laitues, radis et pommes de terre, les beaux jours du début de saison sont en effet propices aux semis et à la mise en terre des tubercules germés sortis de la cave où ils ont passé l'hiver. Il faut dire que Delphine n'en est pas à son coup d'essai. Depuis l'achat de cette maison il y a maintenant quatre ans, chaque weekend du printemps est l'occasion d'améliorer ses compétences de jardinière. Le confinement lui donne l'opportunité d'investir pleinement ce jardin – qu'elle me précise entretenir sans pesticides ni « *produits chimiques* » – ce qui était jusqu'alors rendu impossible par le nécessaire retour familial à Paris du dimanche soir. L'extraordinaire du confinement laisse ainsi libre cours à l'ascétisme qui caractérise à la fois ses pratiques culturelles, alimentaires et d'entretien du corps. Ajoutons que Delphine tient un journal de confinement en ligne, qu'elle alimente chaque jour ou presque de réflexions introspectives et de descriptions de son quotidien⁴. Là encore, cette pratique, qui s'inscrit dans la continuité d'expériences d'écriture passées et notamment de la publication d'un roman, témoigne de la familiarité de Delphine à la légitimité culturelle (Lahire, 2008).

Mais lorsque je la contacte après cinq semaines de confinement, elle m'apprend qu'elle peine à tenir la discipline qu'elle s'était imposée les premiers jours, notamment en raison du temps que lui prend le travail domestique qui lui revient principalement (elle s'occupe des repas et du linge). Si elle affirme d'ordinaire davantage assurer ces tâches que son compagnon, le fait que celui-ci n'ait, contrairement à elle, pas cessé ses activités professionnelles, vient redoubler l'inégale distribution du travail domestique. Pourtant, l'envie de mettre à distance son travail ne manque pas à Christophe, qui rêve de parfaire sa pratique du mandarin ou d'avancer dans certains travaux d'aménagement du corps de ferme, mais ce cadre d'entreprise n'a pu se décharger de l'ensemble de ses responsabilités. Il travaille deux matinées et une journée pleine par semaine et les autres jours, pose des congés qu'il a accumulés sur un compte épargne temps depuis plusieurs années. Pour participer aux réunions en visioconférence et échanger des

⁴ Avec l'autorisation de son auteure, des extraits en sont ici reproduits.

courriels, Christophe monte sur la colline, où il capte le réseau 4G. Lorsque la météo n'est pas suffisamment clémente, il lui arrive de braver le confinement pour se rendre chez le couple d'amis à qui ils doivent la découverte de la région, deux intermittents du spectacle résidant habituellement à Paris et confinés, comme eux, dans leur résidence secondaire à trois kilomètres de là.

Les enfants, eux, sont comme des « *citadins en vacances* » selon leur mère. Le plus jeune, scolarisé au collège, récupère des cours et des exercices presque tous les jours avec l'aide logistique de son père et des voisins. Sa mère l'assiste largement dans son travail scolaire, moins par le suivi des devoirs donnés par ses enseignants que par l'ensemble des pratiques éducatives quotidiennes, qui favorisent habituellement la transmission culturelle par « osmose » dans les familles de la bourgeoisie (Bourdieu et Passeron, 1964) : la lecture à voix haute de pièces de théâtre, les conversations en anglais, le dessin à l'encre de Chine, la pratique du piano, etc. Autrement, il partage son temps entre des siestes dans le jardin et des jeux vidéo, auxquels il consacre plusieurs heures par jour au grand dam de ses parents. Pour l'aîné, rentré de Bordeaux le 16 mars où il poursuit des études scientifiques sélectives dans une grande école, cette période de confinement est l'occasion de préparer les examens de fin d'année qui n'ont pas été annulés. L'un et l'autre sortent finalement peu et ne s'éloignent jamais du terrain autour de la ferme, à distance de la rivière, des bocages et des champs de céréales qui jouxtent cet espace.

Journal de confinement, jour 9 — [...]. Pas évident du tout. Les devoirs envoyés au compte-goutte. Le site du collège qui fonctionne une fois sur 5. Je suis proche de renoncer. L'école est un lien quotidien, une discipline horaire. Ici à la campagne on est plus proches d'un rythme de vacances. Alors, on parle de nos journées en anglais, on décrit le jardin. On sort l'encre de Chine. Les feutres. Le papier sur lequel jeter ce qu'on ne voit pas, mais auquel on pense. On lit du théâtre à voix haute, Knock le docteur... Molière. Benjamin aime la comédie. Le monde n'est pas assez comique à ses yeux. Je conseille des livres. Parfois c'est rejeté, parfois oh merveille je découvre mon jeune lecteur profondément plongé dans un texte.

Le plaisir éphémère d'une campagne contemplative

Les longues heures passées dans le jardin sont propices à une observation minutieuse de la nature, alors sujette aux transformations printanières. Les arbres et les plantes en fleurs, les lézards qui sortent de leur hibernation, les oiseaux, les nuages dans le ciel ou encore les reflets de la lune la nuit tombée, tout dans ce jardin est source de contemplation pour Delphine, qui consigne ses observations dans son journal de confinement et partage des photographies sur les réseaux sociaux. Finalement, loin de recouvrir les fonctions économiques (autoproduction agricole) et symboliques (honorabilité) du jardin ouvrier (Weber, 1998), le potager est ici l'objet d'un travail de production intellectuelle récréatif et contemplatif socialement situé, qui s'inscrit pleinement dans « les usages urbains de l'espace rural » (Chamboredon, 1980).

Journal de confinement, jour 37 — Le vivant ne m'intéresse pas en tant que processus scientifique, mais un petit pois qui germe, s'ouvre et devient plant me ravit. Je peux passer des

heures à regarder ses vrilles qui cherchent à s'accrocher à un support pour monter et grandir. Puis les fleurs qui apparaissent. Qui deviennent fruits. Je trouve cela magique. C'est une magie qui me dépasse (dans un sens métaphysique) et qui me rassure. Le processus du vivant qui continue envers et contre tout. Une force qui est. Quoique je fasse. Prenez ces fleurs qui poussent dans les fissures de béton. Fascinant. Chez moi cette puissance de la « nature » devient presque religion. Sans Dieu autre que cette force mystérieuse du vouloir vivre et se reproduire, et tout cela avec un sens de la beauté et de la diversité dans la beauté qui est phénoménale. Pourquoi tant de formes ? De couleurs ? De fantaisie ? Voyez le chat et son pelage. Le moindre lézard. Pourquoi cette bande de bleu sur le côté ? Pourquoi ce coléoptère est-il si géométrique avec ses rayures rouges et noires, si symétrique ? Et ces poissons multicolores ? Impossible de répondre.

Pourtant, à mesure que les semaines passent, la vie parisienne se fait regretter. Delphine en rend compte à plusieurs reprises dans ce journal et me le livre à l'occasion de notre entretien. Après un mois de solitude, les jours de mauvais temps sont particulièrement propices aux rappels nostalgiques de la « *vie parisienne* », comme un « *lointain souvenir* » : les « *dimanches chez les amis en banlieue* », les cours de yoga et surtout le cinéma. Il faut préciser que les conditions de logement sont spartiates. Le corps de ferme, qui n'a pas été aménagé pour être habité l'hiver, n'a pas encore fait l'objet de travaux d'isolation. Le seul moyen de chauffage est un poêle à bois dans la pièce principale, ce qui rend les nuits fraîches dans la maison. Les jours de pluie déstabilisent également l'organisation quotidienne du couple et fragilisent son équilibre. Il n'est alors plus possible pour Delphine de s'atteler à ses activités de jardinage, ni pour Christophe de rejoindre cette colline où il prend habituellement ses « *calls* » et organise ses visioconférences « *Zoom* ». Comme un brusque retour aux impératifs de leur vie parisienne, la famille est ainsi contrainte un jour de mauvais temps de prendre la voiture pour aller rechercher du réseau 4G plus haut sur la route, afin que Christophe contacte ses collègues, leur plus jeune fils récupère des devoirs et Delphine envoie quelques courriels et poste son journal.

Journal de confinement, jour 6 — Mais il fait soudain très froid et gris. Ici dans la campagne cela veut dire chauffer la maison en journée et non pas qu'en fin de journée, et donc couper du bois qui puisse entrer dans la gueule du poêle. Tout un bazar quoi. Le vent du nord souffle et se tenir sur la colline pour capter de l'Internet est pénible. Passés les premiers jours à théoriser sur l'enfermement et l'isolement, le constat de la durée s'impose. Et ça, c'est une réalité difficile à accepter. Ça me rend muette. Même pas une semaine. Et beaucoup de choses me manquent. Le travail principalement, qui me tire vers l'avenir et remplit mes pensées en leur donnant de la farine à moudre, les activités diverses, partagées avec d'autres, qui permettent de ne pas s'en remettre qu'à sa discipline personnelle, et surtout le choix, celui d'aller d'un lieu à l'autre, de laisser entrer l'imprévu, de rendre les jours uniques et différents. Aujourd'hui c'est le printemps, mais tout est gris et répétitif à mes yeux. »

Le sentiment de nostalgie à l'égard de la vie parisienne est exacerbé par l'isolement relationnel du ménage et en particulier de Delphine, qui ne participe pas aux visites

occasionnelles chez ce couple d'amis à quelques kilomètres, n'ayant pas le besoin impérieux d'un espace de travail connecté. Au fil des semaines, l'extraordinaire du confinement s'est ainsi cristallisé sous la forme d'une routine quotidienne dont elle se dit lasse et qu'elle ne juge plus suffisante à alimenter les conversations familiales : « *que raconter aux autres de son quotidien ? Ranger, lire, retourner au jardin. Cette répétition des occupations nous fait oublier la date, le nom du jour de la semaine. Il faut pourtant faire attention de ne pas rater le jour des poubelles. L'organisation sociale existe encore, très peu, mais elle continue. Ici, c'est les poubelles et la poste. Des personnes qu'on ne voit jamais.* »⁵

A l'exception de ce couple d'intermittents parisiens, il faut dire que Delphine et Christophe ne connaissent personne dans le voisinage, de toute façon restreint dans cet espace à faible densité de population. La maison la plus proche, située un peu plus loin sur la route, est occupée à l'année par un couple d'ouvriers et leur petite fille, trop différents socialement pour les lois de l'homophilie. Les relations se limitent, au mieux, à des salutations à distance, au pire, à une indifférence polie (« *ils sont pas très sociables* »). A quelques reprises durant ces mois de confinement, Delphine aperçoit, de la colline où elle monte téléphoner, l'agriculteur qui possède les champs de céréales limitrophes. Ces rencontres lointaines semblent cependant faire l'objet d'une défiance mutuelle, comme si cet homme dans son tracteur, qui « *asperge de nitrates ses champs* », et elle, la « *parisienne* », vivaient deux réalités séparées. Ainsi la distance sociale à la fois aux classes populaires rurales et à certaines franges « embourgeoisées » du monde agricole (Laferté, 2018) vient redoubler les effets de l'isolement géographique en rendant impossible l'investissement du voisinage.

Journal de confinement, jour 16 — [...]. Une autre fois, je n'ai pas entendu le tracteur approcher et il a vaporisé sur le champ de l'autre côté de la route un liquide douteux, sans prévenir ni ralentir. Ça c'était moins rassurant. J'ai sauté d'un bond sur le vélo, il m'a semblé que l'homme riait dans sa cabine. Une parisienne... »

Du privilège de pouvoir contenir les incertitudes

Ayant signé un contrat de travail avant le début du tournage auquel elle devait prendre part, Delphine est au chômage partiel et touche ainsi 70 % de son salaire brut. Pour cette intermittente, une telle variation de revenus n'a rien d'inhabituel et d'inquiétant, d'autant qu'elle me dit avoir mis de l'argent de côté au cours des derniers mois (« *c'est mon rythme habituel j'ai l'habitude, j'ai toujours des revenus d'avance, des revenus très inégaux, donc ça change pas grand-chose* »). En outre, Christophe, principal pourvoyeur de ressources du ménage, continue à travailler à plein temps. Par ailleurs, leurs deux emplois dépendent d'un secteur économique, la production de contenu audiovisuel pour les plateformes dites de « vidéos à la demande », que cette crise n'a pas fragilisé, voire qu'elle a même pu renforcer. Enfin, les emprunts contractés pour l'appartement et la résidence secondaire étant remboursés,

⁵ Extrait du journal de confinement, jour 36.

le ménage dispose d'un important patrimoine immobilier (estimé à plus d'un million d'euros) qui le met hors de tout besoin.

Ces privilèges, dont la prise de conscience apparaît à plusieurs reprises dans le journal de Delphine, n'est pas sans influencer la manière dont le couple se représente la pandémie. Après cinq semaines de confinement, Delphine me fait part de ses doutes quant à la gravité sanitaire de la situation, elle qualifie encore le covid-19 de « *grippe* », même si elle reconnaît avoir réévalué à la hausse son appréciation de la gravité de la situation alors qu'au début, elle ne se sentait « *pas du tout concernée* ».

Delphine — Pour moi c'était une épidémie de grippe, une autre forme de grippe, mais pas plus... On l'attrape une fois tous les 10 ans, on se dit que si on est en bonne santé ça va, c'est pas grave. La semaine avant, j'étais au cinéma, je prenais encore des places de théâtre, je prenais le métro, voilà on n'était pas partis vraiment stressés encore. [...]. Aujourd'hui je sais pas, j'arrive pas à me faire une idée, de toute façon les grippes, c'est toujours grave.

En revanche, comme Delphine me l'explique, cette crise sanitaire et économique ferait apparaître au grand jour les effets néfastes du « *libéralisme* », à l'instar du manque de moyens de l'hôpital public, de la dépendance des populations aux énergies fossiles et à la grande distribution (comme en attesteraient les pénuries alimentaires des premières semaines), ou encore du réchauffement climatique. Sympathisante Europe Ecologie Les Verts pour lesquels elle a même milité aux élections municipales de 2014, elle se dit ainsi bien plus inquiète des enjeux écologiques contemporains que des conséquences de l'épidémie. Malgré cet effet de révélation, Delphine a une vision pessimiste de l'avenir : s'il est vraisemblable qu'il y aura « *peut-être des changements micro sur l'organisation de l'alimentation, sur les gens qui voyageront moins* », « *ça va durer six mois et ça va recommencer comme avant, pareil* ».

Journal de confinement, jour 27-28 — On a écouté le Président. Quand il a dit 11 mai, j'avais déjà repris mon sécateur et je tournicotais autour d'un jeune poirier. 11 mai. C'est abstrait. On en est donc à la mi-temps. Je n'ose pas imaginer comment ça fait quand on est enfermé dans un appartement, une pièce sans soleil direct, sans travail, sans économies ni savoir-faire pour demander de l'aide, et possiblement seul. La voix du président me fait penser à celle qu'il avait lors de sa campagne présidentielle. J'ai des doutes sur sa douceur, j'ai lu des comptes-rendus des projets d'austérité, de casse sociale, les sacrifices qu'il faudra faire pour rembourser l'état si généreux ce soir et ceux qui derrière lui prennent leur manque de dividendes en patience. On a confié le monde à certains qui jouent avec comme d'un jouet personnel, bradant à bas prix le bien commun, avec les résultats que l'on sait.

Au total, ce sentiment d'immunité individuelle par rapport aux conséquences sanitaires et économiques du virus ne peut se comprendre sans ramener celui-ci aux conditions matérielles d'existence du ménage. Disposant à la fois d'un patrimoine important et de positions professionnelles privilégiées et stables, le couple n'a aucune raison objective de craindre un éventuel déclassement, quand 9 % de la population française craint déjà de perdre son logement

fin avril, après sept semaines de confinement (voir chapitre X). Leur profession les expose par ailleurs plus faiblement que d'autres au risque sanitaire : ils télétravaillent et appartiennent à une tranche d'âge moins exposée aux formes graves induites par la contamination au covid-19. Ces craintes très présentes chez d'autres ménages (citer d'autres chapitres) font chez Delphine place à une lecture politique de la situation, où s'illustrent nettement ses dispositions à la distinction culturelle et à la critique (convenue et légère) de l'ordre social (écologie politique), qui ne sont pas sans rappeler celles de la « petite bourgeoisie nouvelle » (Bourdieu, 1979) ou plus récemment de la « bourgeoisie progressiste » (Tissot, 2011).

Bibliographie

BOURDIEU P., 1979, *La distinction: critique sociale du jugement*, Paris, France, Éd. de Minuit, impr. 1979, viii+670 p.

BOURDIEU P., PASSERON J.-C., 1964, *Les héritiers: les étudiants et la culture*, Minuit.

CHAMBOREDON J.-C., 1980, « Les usages urbains de l'espace rural: du moyen de production au lieu de récréation », *Revue française de sociologie*, 21, 1, p. 97-119.

LAFERTE G., 2018, *L'embourgeoisement : une enquête chez les céréaliers*, Raisons d'agir (Cours et travaux).

LAHIRE B., 2008, *La raison scolaire : Ecole et pratiques d'écriture, entre savoir et pouvoir*, Rennes, PU Rennes, 190 p.

TISSOT S., 2011, *De bons voisins: enquête dans un quartier de la bourgeoisie progressiste*, Paris, France, Raisons d'agir, impr. 2011, 313; 16 p.

WEBER F., 1998, *L'honneur des jardiniers. Les potagers dans la France du XXe siècle*, Paris, Belin, 224 p.